

2682

W. DE KOZLOWSKI

2682

Połączone Biblioteki WFIS UW, IFiS PAN i PTF

U.2682



3900268200000

La fonction logique du temps

Estratto

dagli Atti del V Congresso Internazionale di Filosofia
promosso dalla Società Filosofica Italiana
pel Settimo Centenario della R. Università di Napoli
5-9 maggio 1924



M-124128

SOCIETÀ ANONIMA EDITRICE FRANCESCO PERRELLA

Napoli — Genova — Città di Castello



2682

~~4824~~



1. *Le temps du jugement et le jugement dans le temps.* Si la logique est la science des voies qui conduisent à la vérité, c'est le jugement qui en est le point culminant, puisque le jugement seul est « ce qui peut être vrai ou faux » (Aristote); puisque chaque vérité, prend nécessairement la forme d'un jugement. C'est donc dans l'analyse du jugement que nous devons chercher la fonction du temps en logique, si cette fonction existe.

Prenons ce jugement : « Les Bourbons règnent en France ». Emis actuellement il est faux. Prononcé dans les époques entre l'ascension au trône de Henri IV (1589) et le 20 septembre 1792 ou entre 1814 et 1830 il était vrai. La validité donc ou l'invalidité de ce jugement dépend du moment où il est prononcé. Nous pouvons l'en rendre indépendant en introduisant le temps : « Il y a eu des époques où les Bourbons régnaient en France ». Cette forme, correspondant à l'équation du mouvement en mécanique, qui permet de définir la position d'un point à chaque moment de son parcours, n'est pas pourtant la forme typique de la logique. Science des vérités « éternelles » celle-ci tend à donner à ses assertions une forme a-temporelle : elle considère les vérités *sub specie aeternitatis* et la seule expression que l'on peut donner, semble-t-il, dans le langage idéographique à un jugement ($a > b$) a ce caractère. La logique géométrise le mouvement de la pensée. De même obtient-on la trajectoire du point en éliminant le temps dans les équations du mouvement ; c'est la trace du mouvement fixée pour l'éternité.

2. *Vérité de deux jugements contradictoires.* — L'axiome fondamental de la logique est que, de deux jugements contradictoires, si l'un est vrai,

l'autre est faux et *vice versa*. Mais il peut arriver que les jugements contradictoires soient vrais tous les deux. « Les centaures existent » — « Les centaures n'existent pas » — ces deux jugements sont également valides selon les univers du discours présupposés. Pour celui de la mythologie grecque le premier est valide; pour celui de l'histoire naturelle c'est le second. Un élève qui nierait le premier à l'examen de mythologie grecque serait également blâmable que celui qui affirmerait le second à l'examen d'histoire naturelle. Dans chacun de ces cas nous comparons notre jugement à une réalité différente; de là vient une appréciation différente de leur validité, admettant, selon la conception usuelle, que la vérité c'est la conformité à la réalité. La présupposition tacite peut être rendue manifeste, comme nous l'avons fait pour le temps, si on l'introduit dans le jugement: « la mythologie grecque admet l'existence des centaures »; « l'histoire naturelle nie l'existence des centaures ».

3. *Réalités multiples*. Qu'est-ce donc qu'une réalité? Pour un logicien il y a différents *genres* et différents *degrés* de réalité.

La réalité d'un rêve qui cesse de l'être quand on s'éveille; celle d'une hallucination momentanée; celle d'une idée fixe, permanente; la réalité psychique individuelle offrant un système d'états mentaux liée par la mémoire; la réalité psychique collective (celle du mythe, des usages du droit etc.); la réalité poétique d'un roman ou d'un drame (« Werther s'est-il suicidé réellement, ou le souvenir me trompe? »); la réalité sensible et motrice du monde où se développe notre activité — chacune de ces réalités a son univers du discours distinct avec des jugements souvent contradictoires; valides tous pour leur univers respectifs. Qu'est-ce donc qui forme le fondement de distinction pour ces réalités?

Exister veut dire être dans un temps déterminé: la chronologie distingue l'histoire du mythe. Mais exister veut dire aussi appartenir à une réalité quelconque. C'est donc le temps qui détermine nos réalités, qui circonscrit nos univers du discours.

Mais dans quel sens et comment? Rappelons nos jugements contradictoires également vrais et rapprochons-les de ceux dont la validité dépend du temps de leur énonciation (les Bourbons en France). On aperçoit que dans ces derniers la vérité ou la fausseté dépend des moments différents de la même série temporelle. Or cette condition (implicite ou explicite) est inapplicable aux jugements a-temporels, pris *sub specie aeternitatis*. Ceux-là doivent être vrais pour tous les moments d'un temps

donné comme le trajectoire contient tous les points, parcourus par le corps dans un mouvement donné. Si néanmoins dans ce cas deux jugements contradictoires se trouvent être également vrais, c'est qu'ils appartiennent à deux temps différents: non à deux moments du même temps, mais à deux séries des moments formant chacune un temps à part. En d'autres termes: chaque univers du discours a un temps propre à lui dans lequel il se développe. *Autant d'univers du discours différents, autant de temps divers, autant de réalités distinctes.*

Pour tant de ces temps multiples qui correspondent à nos réalités diverses, nous n'avons pas conscience immédiatement. Ces temps ne sont pas des temps sensibles, comme l'est la durée réelle de M. Bergson. Ce sont des temps conceptuels formés par une élaboration du temps-sensation, analogue à celle que subit la perception quand elle donne naissance à un concept. C'est ce caractère conceptuel qui leur permet de remplir une fonction logique et le caractère dominant de ces temps n'est pas le *nunc* (« à présent ») d'un temps psychologique; c'est la consécution des moments qui les forment selon une règle fixe.

Par quel signe alors distinguons nous les différents univers du discours? Comment en traçons nous les limites? Les temps en question étant purement discursifs, leur distinction doit reposer sur un moyen également discursif. Nous le connaissons déjà. Le réactif logique qui nous met à même de distinguer les différentes réalités, c'est le *principe de contradiction*. Quand deux jugements contradictoires, $a > b$ et $a > b$, cessent de s'exclure mutuellement c'est le signe que nous nous trouvons dans deux univers du discours différents. En effet le trait dominant de toute réalité c'est la *cohérence* au dedans de son domaine. C'est l'application du discours (à la pensée logique) qui l'établit et la pensée logique est éminemment efficace: seule elle nous conduit sûrement d'une perception servant de point de départ à une autre perception — point d'aboutissement. C'est précisément cette liaison qui prête le caractère de réalité à chaque univers de discours.

4. *Fusion des univers du discours isolés.* Il y a une dizaine d'années M. Lévy-Bruhl a attiré l'attention sur un caractère remarquable de la pensée primitive auquel il a donné le nom de « loi de participation ». Elle consiste en ce que les attributs contradictoires peuvent se rattacher au même sujet sans choquer l'intelligence. Ce serait donc selon un principe opposé à celui de cohérence que se développerait la pensée du primitif :

tout y pourrait coexister avec tout. Nous pensons cependant que ce phénomène n'implique point la différence du type intellectuel. Il s'explique simplement à notre point de vue. Le monde, pour une intelligence primitive, se présente sous forme d'une infinité d'univers du discours isolés. Chaque chose, chaque phénomène y ont leur temps propre et les jugements contradictoires également valables y sont pour cette raison infiniment nombreux, mais le développement de la pensée est accompagnée d'une tendance à la fusion de ces réalités indépendantes et ladite fusion se produit par l'englobement des temps jusqu'alors distincts dans des temps de plus en plus extensifs et moins nombreux. Cette concentration des univers du discours a pour terme idéal une réalité unique englobant tout le devenir : le *cosmos* de la philosophie naissante.

Le procès est loin d'être consumé. Il y a tout lieu de croire qu'il ne le sera jamais : les horizons de la science doivent rester ouverts. Nous vivons donc encore aujourd'hui dans des temps assez nombreux.

Le processus lent et pénible qui différencie la théorie globale de l'univers offerte d'abord par la philosophie en une série des disciplines scientifiques avec leurs théories séparées est fondée sur la formation de différents types des temps conceptuels calqués partiellement sur le temps-sensation (qui a le *nunc* pour repère), partiellement sur le type produit par les besoins de la vie collective, type que nous appelons temps social, dont le repère grossier (parallèle au *nunc* du temps individuel) est la contemporanéité, et aboutissant à un temps sans repère fixe — temps transférable à volonté dans le temps social, comme le vecteur l'est dans l'espace, temps n'impliquant que l'avant et l'après, les traits dominants du temps selon Aristote. C'est ainsi que se forment les variétés du temps : temps *historique* et *astronomique*, temps linéaires, (formes perfectionnées du temps social) avec les repères : *contemporanéité* et *simultanéité*, le temps *nomologique* (cyclique et donné de repère fixe) et le temps *stichologique*, formé des temps : astronomique et nomologique, temps sinusoïde, transformateur actif, base des sciences de l'évolution — sans parler d'autres types présidants à notre vie émotionnelle et aux univers du discours de la fiction.

Nous avons étudié ces types dans un mémoire « *La pluralité des temps* » communiqué il y a un an à la Société philosophique de France et qui va paraître dans la « *Revue philosophique* ». Nous les y avons classé en groupes caractéristiques des temps : *actifs* et *passifs*. Sans y

insister, nous nous bornons pour le moment d'en indiquer (sans les développer) quelques conséquences philosophiques de cette conception.

5. *Conséquences philosophiques.* La première est que puisque tout jugement n'est valide que pour un univers du discours plus ou moins borné, et puisque toute vérité a la forme d'un jugement, *il n'y a point et ne peut y avoir des vérités absolues.* C'est, si l'on veut, un relativisme philosophique parallèle à celui de la physique actuelle. Seulement il est nécessaire de remarquer que le principe du relativisme, en science comme en philosophie, c'est un principe critique, ce qui veut dire destructif, des préjugés qui ferment les horizons scientifiques. La fusion de tous les univers du discours en un seul a été et reste toujours l'idéal de la science. Or la conception de l'idéal implique un devoir : celui de tendre à sa réalisation. Le savant agit toujours comme s'il croyait à la possibilité d'une réalisation de l'idéal scientifique. Le relativisme, scientifique ou philosophique, n'est pas une solution des problèmes, il ne fait que les poser sans une forme nouvelle qui attend et exige une solution. La confusion de ces deux attitudes a été la source principale des critiques injustes et malveillantes du pragmatisme philosophique.

La seconde conséquence concerne le *problème de causalité*. La causalité est pour nous un moyen conceptuel pour constituer le temps social : elle rattache le passé à l'actualité pour former la *réalité historique*, celle qui rattache tout le passé au moment actuel par la nécessité de ce qui a été pour se rendre compte de ce qui est. C'est l'histoire qui est la mémoire sociale.

L'opposition du *déterminisme et de l'initiative* se réduit à l'extension illicite de deux principes dont chacun n'est valable que pour une partie du temps séparée de l'autre par le *nunc* : le déterminisme pour le passé, l'initiative pour l'avenir. Nous construisons l'avenir selon l'analogie avec le passé et nous appliquons aux choses qui n'existent pas (encore) le moyen conceptuel nécessaire pour réunir celles qui « existent » en une réalité historique (la causalité).

Nous avons remarqué que les réalités correspondantes à des temps multiples dans lesquels nous vivons offrent non seulement des *types* mais aussi des *degrés* différents. C'est ainsi que l'univers du discours du monde sensible a pour nous un degré supérieur de réalité, que celui du moi et celle-ci une réalité supérieure à l'univers d'un rêve, ou d'une hallucination. On peut dire généralement que *le degré de réalité d'un univers*

du discours dépend essentiellement de son extension, ce qui veut dire du nombre et de la solidité de ses liaisons logiques. L'élément le plus important de la solidité c'est la relation à notre activité. La pensée logique est avant tout et surtout une pensée efficace. La coïncidence de nos perceptions actuelles avec nos attentes est la condition fondamentale du succès de l'action et chaque action efficace est en même temps une vérification de liaisons logiques appliquées. Cela fait que l'univers du discours embrassant le champ de notre activité a un degré de réalité supérieur à tous les autres et les conceptions scientifiques formées par des liaisons strictement logiques et précises forment la « connaissance », c'est à dire la vérité par excellence.

Or cette vérité, comme toutes les autres, est composée de *symboles sensibles* (couleurs, sons, impulsions, résistances, chaud ou froid etc.) et de liaisons *logiques* qui les relient en un système. Bien que mutables elles-mêmes avec le progrès de la science (qui est l'extension de cette « réalité du savoir ») ces liaisons décident de l'interprétation que l'on donne aux groupes d'éléments constitutifs, considérés tantôt comme des réalités tantôt comme des illusions (mouvement du ciel ou de la terre selon la conception géocentrique ou héliocentrique, qualités sensibles et mouvements en physique. Elles forment une partie intégrante et intégrale de la réalité, si l'on les retire sans leur en substituer d'autres, le système se dissout. On revient en science à ce que les juristes d'autrefois appellaient l'état naturel d'une société: le manque de toute convention s'opposant à l'anarchie.

Le problème posé par l'expérience de MM. Michelson et Morley a trouvé un développement dans ce qu'on appelle la théorie de la relativité mais non une solution. Parmi les contradictions relevées dans ce développement il y en a qui semblent être en rapport avec la pluralité des temps. La simultanéité est un fait intuitif pour les temps psychologiques (temps individuel et temps historique); elle est un élément conceptuel inéliminable pour un système des mouvements (système planétaire); elle n'existe pas dans le temps physique (nomologique) qui isole le phénomène du système. Pour celui-là, chaque chose ou chaque phénomène a son temps spécial. Elle est incompatible intuitivement avec le temps astronomique qui, devenu linéaire, a perdu sa largeur intuitive (l'« à côté » dans le temps); elle en est inseparable conceptuellement, en étant le point de repère.



SOCIETÀ EDITRICE FRANCESCO PERRELLA
NAPOLI — CITTÀ DI CASTELLO — GENOVA

In corso di stampa :

Atti del V Congresso Internazionale di Filosofia

**promosso dalla Società Filosofica
Italiana per VII Centenario della
.. .. R. Università di Napoli
5 - 9 maggio 1924**

In 8° di circa 1000 pagine. Prezzo di Lit: 100 (franchi 100 per
l'estero) per i sottoscrittori.

Pubblicata l'opera, il prezzo sarà aumentato in rapporto alla di-
sponibilità delle copie.

Inviare le sottoscrizioni alla

Società Editrice FRANCESCO PERRELLA

Galleria Principe di Napoli — Napoli